

toyens, en échange du seul trésor qu'il possédait, le mépris et l'ingratitude.

L'ami de Camoëns, le seul qui ne l'ait abandonné, l'esclave de Java mourut. On sent toute l'intensité de la douleur que dut en éprouver le poète. Seul, que va-t-il devenir ? Tous ces grands seigneurs, dont les ancêtres revivent en traits immortels dans les *Lusiades*, ainsi que le bas peuple, l'ont complètement oublié. O patrie ingrate ! on ne survit pas à tant de malheurs. Camoëns tombe malade, on le conduit à l'*Hôpital des Pauvres* et meurt avec résignation. " Hélas ! disait-il, comment se fait-il que sur un lit si étroit la fortune se soit plu à rassembler tant de misère ? "

Camoëns rendit l'âme en 1579, âgé de 55 ans. On l'enterra pauvrement ; pas une pierre pour indiquer où reposaient ses restes, pas un ami pour le conduire à la dernière demeure, pas une larme pour rappeler son souvenir ! Infortuné Camoëns !

Seize ans après sa mort, un savant allemand fit élever un monument sur les cendres de l'auteur des *Lusiades*. Cet honneur rendu au mérite fit rougir de honte les Portugais. L'honneur national se réveilla, et l'on s'aperçut, mais bien tard, que Camoëns était un grand poète, un grand martyr et un grand citoyen.

Mais il semble que le malheur a voulu poursuivre sa victime jusqu'au delà de la tombe. Un tremblement de terre, survenu en 1755, dispersa ses restes, et de cet homme il ne reste plus que ses œuvres (1).

Les bateliers de Tage récitent les vers de Camoëns, comme ceux de Naples et de Sorrente les stances cadencées du Tasse.

Le sujet des *Lusiades* est la découverte d'un lointain pays révélée aux yeux d'un hardi navigateur, Vasco de Gama. Ce poème est conforme au plan d'une composition épique. Le sujet et les incidents, dit l'anglais Blair, sont pleins de grandeur : à travers une espèce de désordre, on reconnaît une verve éminemment poétique, une imagination vive, des descriptions hardies. Le Camoëns n'a pas ambitionné le mérite de peindre les caractères. Vasco est le héros du poème ; c'est le seul personnage qui y joue un rôle important.

Le Dante va chercher son sujet dans l'enfer, Milton au ciel, à Camoëns appartient la mer. Personne, mieux que lui, ne sait peindre la voix de l'Océan, le murmure des grandes eaux, la profondeur des abîmes, toutes les modulations, toutes les plaintes, toutes les colères des vents. L'apparition d'Adamastor, de l'Indus et du Gange, le conseil des dieux de la mer, l'entrevue de Vasco de Gama et du roi de Mélinde, le tournoi des douze Portugais, la fin tragique d'Inès de Castro, la cour de Vénus et l'ancre d'Eole, sont autant de tableaux imposants et d'épisodes charmantes.

Mais le grand défaut de Camoëns, c'est d'avoir mêlé les dogmes du christianisme aux fables du paganisme. Le poète ne voulait faire de tous ces dieux et demi-dieux que d'innocentes allégories, pour donner un corps à ses idées. Mais des chants dictés par l'enthousiasme ne veulent point être commentés avec des idées trop subtiles. Cette bizarre fusion des sentiments chrétiens avec la symbolique païenne nuirait plus encore à ce poème, si l'auteur, qu'on pourrait appeler le Paul Véronèse de la poésie, ne se sauvait de la trivialité des détails par la liberté de son pinceau. Il réunit à la puissance de création la sensibilité, l'harmonie du langage, la beauté de la phrase, ce qui le rend intraduisible, comme Anacréon.

Camoëns a encore laissé des recueils d'odes, des sonnets, des redondillas, des sixtines, des cançons, des élégies, des églogues ; il a touché à tout, passant en revue les aventures de sa jeunesse et les regrets de l'exil. Partout et toujours on reconnaît l'homme qui a puisé dans son propre cœur les sentiments qu'il décrit. On reconnaît, à le lire, l'homme né sous la puissante et riche nature des tropiques.

Les *Lusiades* sont le premier poème régulier des modernes, le premier poème épique écrit dans aucune langue romane.

ERCILLA

Pendant que le Tasse, en Italie, et le Camoëns, au Portugal, reflétaient au loin la gloire de leur patrie, un page étourdi, fatigué de l'étiquette des palais, rêvait, comme Christophe Colomb, la découverte d'un monde nouveau. Ce qu'il voulait, ce qu'il désirait avant tout, c'était des aventures. Un jour, il entend parler du Chili et des tribus sauvages de l'Araucanie ; il part, s'enfonçant dans les sombres forêts de l'Amérique et découvre une poésie vierge au fond de ces bois silencieux ; cet homme était don Alonso de Ercilla y Zuniga.

Ercilla naquit à Madrid, le 7 août 1533, et mourut en 1596. Sa famille était noble. Il accompagna Philippe II dans ses divers voyages en Europe, en qualité de page. En 1554, il partit pour aller combattre dans le Chili une peuplade belliqueuse de l'Arauca. Il combattit pendant sept années. Pendant tout ce temps, il travailla à son poème, la *Araucana*, destiné à célébrer ses antagonistes et ses compagnons d'armes. De retour

(1) On a retrouvé, il y a quelques années, le tombeau qui contenait les restes de l'immortel Camoëns. Cette découverte a occasionné une démonstration magnifique en l'honneur du poète trop longtemps ignoré.

dans sa patrie, en 1564, il épousa cette Maria Bazan, qu'il a célébrée avec des couleurs si charmantes dans un passage de son dix-huitième chant.

L'Espagne n'a pas, à proprement parler, d'épopée, à moins que l'on veuille donner ce nom à l'*Araucanie* d'Ercilla (1). Pourquoi cela ? Était-ce dû à l'impuissance de produire un ouvrage de si haute portée ou ignorance de la composition ? La dernière hypothèse est la plus probable. On trouve bien des traces de l'épopée, mais les règles de l'art et du bon goût se refusent à accorder ce nom aux poèmes d'*Alexandre*, du *Labyrinthe* et du *Cid*. Le *Pélage*, la *Sagontine*, le *Mal-téide*, la *Numantine*, la *Mexicaine*, les *Plaines de Toulouse*, le *Lion de l'Espagne*, les *Coréleides*, sont des poèmes narratifs entièrement dépourvus de l'action épique, qui ne contiennent tout au plus que le germe d'une épopée.

La *Araucana* est supérieure à toutes ces compositions, sans cependant atteindre encore le but de l'épopée. Ce poème est trop austère, et l'auteur, réglant sa voix sur celle de ses héros, quitte rarement le ton mâle et sévère. C'est d'ailleurs ce qu'il promet dans son exposition ou début :

" Je ne chante, dit-il, ni l'amour, ni les belles, ni les galanteries des chevaliers ; je ne chante ni les tournois, ni les langueurs, ni les sacrifices des tendres sentiments, mais la valeur, les hauts faits et les prouesses de ces Espagnols audacieux qui imposèrent à l'Arauca indomptable le dur joug de l'épée."

La multiplicité des digressions et des épisodes ralentissent la marche de l'action. On se demande à chaque page si l'auteur avait un plan tracé ou s'il se laissait aller à ses impressions. On rencontre des pensées faibles et communes, et des longueurs qui invitent le lecteur à dormir. " Si Ercilla, dit Voltaire, est dans un seul endroit supérieur à Homère, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poètes. Ce poème est plus sauvage que les nations qui en sont le sujet." Cependant, il a été l'objet de l'admiration générale en Espagne. On se plaît avec raison à en louer la majesté du style et la grandeur des conceptions. Si l'auteur n'avait pas enchaîné son œuvre à un ordre chronologique, s'il eut eu recours à une fiction plus inhérente au sujet, s'il eut varié ses épisodes en en diminuant le nombre, l'*Araucanie* jouirait en Europe de la même réputation que les *Lusiades*.

Au lieu de faire un tableau du Chili, il en donne une description statistique, dépourvue de toute poésie.

La manière de l'auteur n'est pas la même dans les trois parties dont se compose son ouvrage. Ercilla et tous les Espagnols se sont fait une fausse idée de la poésie épique.

Les trente-sept chants de l'*Araucanie* furent publiés successivement de 1569 à 1590.

EDMOND LAREAU.

(A suivre)

ÇA ET LA

Une scène violente s'est passée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, pendant une répétition de *Nana Sahib*. M^{me} Sarah Bernhardt, à la suite d'une discussion assez vive avec M. Richepin, a été prise d'une crise de nerfs ; on l'a transportée immédiatement dans sa loge, et la répétition a été levée.

Le *Journal de Québec* rappelle que depuis le siècle dernier, les Canadiens-Français ont presque toujours eu quelque représentant dans la marine ou dans l'armée française.

M. Chaussegros de Léry fut général du génie sous Napoléon I^{er} ; Bedout, né à Québec, fut contre-amiral ; de Bonaventure, capitaine de vaisseau ; de Vaudreuil, contre-amiral. Casault et Bellefeuille firent les campagnes de Crimée et d'Algérie. Arthur Taschereau, Faucher de Saint-Maurice et Beaugrand celle du Mexique, et le zouave Comte s'est fait tuer à la bataille de Patay. Actuellement nous avons un compatriote, M. Chartrand, sous-lieutenant au 3^e zouaves.

La *Patrie*, de Paris, a reçu communication de la lettre suivante, adressée à une de ses lectrices par l'ex-reine Isabelle d'Espagne :

" Madrid, 22 octobre 1883.

" Madame,

" Je suis en possession de votre lettre du 8 courant, et je vous remercie bien sincèrement de vos bons et généreux sentiments.

" Je ne maudis point la France, berceau de ma famille ; cette France, grande, honnête et chevaleresque, où nous avons tant de vrais amis et hommes de cœur, lesquels ont protesté et protestent, avec toute l'énergie de leur loyale indignation, contre les actes de ces misérables auteurs des inqualifiables sauvageries du 29 septembre.

(2) L'épopée de Camoëns appartient à la littérature portugaise.

" Merci, au nom du roi, mon fils, des sympathies de la vraie France en sa faveur, et dont vous êtes l'écho.

" Venez en Espagne, je désirerais bien que vous connaissiez ma chère patrie, et j'aurais un vrai plaisir à vous y voir le plus tôt possible.

" Votre affectionnée et reconnaissante,

" ISABELLE DE BOURBON."

LES MODES DE L'AUTOMNE

S'il faut en croire certaines rumeurs, une crise est imminente dans le domaine de la mode. Il y aura une lutte décisive entre l'Europe et l'Amérique, entre Paris et New-York. On est sûr, à Paris, que les étoffes actuellement de goût continueront à l'être pendant un an, peut-être deux. Les fabricants de soieries ne demanderont pas de nouveaux dessins. Mais les Américaines n'entendent pas cela, et l'industrie nationale devra leur fournir des nouveautés. Cette déclaration d'indépendance en fait d'étoffes sera suivie d'un changement complet dans la manière de les employer, si les prophètes disent vrai.

En attendant constatons que la saison du velours est arrivée.

Pour les costumes, on n'emploie plus le velours broché pour le jupon, celui-ci est fait de l'étoffe uni, le broché s'emploie pour la basque ou la redingote Louis Quinze.

Mais les velveteens sont maintenant si bien faits qu'on a peine à les distinguer du velours, et ils sont tout à fait aussi convenables pour jupons ou pour costumes complets.

Pour costumes le vert foncé, le brun foncé (seal brown), le gris acier et le bleu paon, seront les couleurs les plus en vogue.

Avec les costumes de drap, on portera des chapeaux de même étoffe.

Les Parisiennes égayent les toilettes grises en y mêlant du cerise, du jaune, du vert, du bleu et du rose. On emploiera ensemble la soie et le cachemire, la brocatelle et le velours, enfin les costumes et les robes se composeront de deux étoffes différentes.

Toutes les draperies sont très bouffantes.

Toutes les jupes des nouveaux costumes de rue sont très amples. Le lai de devant est légèrement en pointe, les lais de côté sont très étroits, et deux ou quatre lais, selon la largeur de l'étoffe, sont mis en arrière. Un costume utile et convenable pour l'automne est fait en étoffe à carreaux ou toute autre étoffe de fantaisie, le corsage en blouse est garni de plusieurs rangs de ruban de velours étroit, ainsi que le jupon et la tunique, et des nœuds de velours sont placés un peu partout. Un élégant costume de voyage pour une mariée est en cachemire gris, garni de plusieurs rangs de galon d'argent, posés à plat et rapprochés les uns des autres. Le galon se met sur la jupe, la basque, les manches, le col, le chapeau de feutre gris, qui est orné en outre de plumes gris argent et d'un voile de gaze grise.

Blanc d'argent est une nouvelle nuance pour les toilettes de mariées.

Pour toilettes de soirées on a des gauzes et autres tissus très légers brodés en jais et en chenille. On portera aussi des robes de dentelle écrite sur des jupons de soie rose. Ou encore ces mêmes dentelles sur une robe en surah de même nuance.

Très jolies aussi les jupes en tulle garnies de ruban étroit vieil or avec un corsage de satin bleu ou vieil or. On verra encore des robes en voile blanc brodées, feuilles vertes et boutons de roses.

Un rang de perles sera le collier favori des jeunes filles pour le soir. Le jour, avec les corsages ouverts, elles le remplaceront par un velours noir attaché sous l'oreille gauche.

Les nouvelles dentelles orientales et espagnoles sont semées de gros pois.

Les nœuds de dentelle et de rubans et les fleurs naturelles remplacent maintenant les bijoux. Les rubans à ceinture sont à dessin.

En guise de bracelets les élégantes ont adopté pour le matin des rubans de soie ou de velours rose.

Le col en velours recouvert d'une dentelle, est très en vogue ; on y ajoute sur le devant une rosette de velours, dont les bouts sont terminés par une dentelle plissée.

Une nouvelle pélerine pour la rue—la Zora—Elle peut se mettre seule ou par-dessus un manteau long. Elle doit être faite en étoffe riche et pesante, velours ou peluche.

Un nouveau modèle de manteau ajusté pour jeune fille a un gros pli dans la couture au milieu du dos.

Un manteau de fantaisie pour l'automne a une grande écharpe de dentelle drapée sur le devant, une pélerine formée de trois rangs de dentelle et un dos ajusté. La garniture est une frange de chenille et de jais.

On fera aussi des pélerines de velours ou de velveteen garnies en plumes.

Les modèles de manteaux sont tellement variés qu'il y en aura pour tous les goûts.

La manie des jerseys continue.